

Extrait n°1 du livre :

Née d'une terre inconnue

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Quai de la Mégisserie, Paris

Cécile marchait vite. Elle se retenait même de courir en longeant le quai de la Mégisserie qui pourtant invitait à la flânerie. Les paroles de sa mère, au téléphone, s'entrechoquaient dans sa mémoire.

- Viens vite !... C'est important... Tu vas recevoir une lettre demain... Je voudrais t'en informer aujourd'hui pour t'éviter une mauvaise surprise... C'est une affaire qui ne concerne que nous... Si tu croises ton frère ou ta belle sœur, n'évoque pas mon appel !... Dis-leur que tu passais par hasard dans le quartier !... Papa n'est pas là... Tu comprends ?

Cécile s'était inquiétée dès les premiers mots. Son phrasé, son ton rauque et ses pauses exprimaient la contrariété. Après un long silence, elle répéta :

- Tu comprends ?

- Non ! C'est grave ?

- Pas du tout ! Que vas-tu imaginer ? Ce n'est pas grave... C'est délicat. Viens le plus tôt possible ! Je t'attends. Nous parlerons entre femmes.

Cécile arriva devant l'immeuble et appuya sur le bouton de l'interphone. Elle n'eut pas le temps de se présenter : la lourde porte d'entrée s'ouvrit aussitôt. Elle ne prit pas l'ascenseur et monta quatre à quatre les escaliers. Sa mère l'attendait sur le palier, en peignoir. Elle n'était pas maquillée. Elle embrassa sa fille puis lui passa la main sur la joue en esquissant un pâle

sourire comme si elle désirait la consoler. Ce geste affola Cécile.

- Que s'est-il passé ?

- Entre ! Il faut que je te parle.

Les deux femmes traversèrent le corridor qui menait au salon. Madame Bourdin-Lesire désigna un fauteuil.

- Assieds-toi ! Tu vas être surprise. As-tu une cigarette ?

- Une cigarette ? J'ai crû que vous aviez arrêté de fumer !

- Moi aussi, je le croyais mais les circonstances actuelles me déroutent tellement que j'ai besoin d'un palliatif.

Cécile fouilla nerveusement dans son sac à main pour en sortir un paquet de Marlboro et un briquet qu'elle tendit à sa mère.

- Je ne pense pas que vous m'avez fait traverser Paris pour me demander une cigarette ! Si vous pouviez en arriver au fait, j'en serais ravie.

Geneviève Bourdin-Lesire inspira longuement la première bouffée. Elle s'appuya sur le dossier du fauteuil et regarda fixement sa fille.

- Connais-tu François Châtelain ?

- Non !

- En es-tu sûre ?

- Oui ! Pourquoi ?

- Parce qu'il te connaît.

- C'est possible ! Encore une fois, maman, pouvez-vous en venir au fait ? Qui est cet homme ?

- Ton père !

Cécile, abasourdie, eut un vertige et ses mains se crispèrent sur les accoudoirs du fauteuil

- Comment ça mon père ?

- Ton père biologique comme on dit pudiquement. Que sais-tu de lui exactement ?

Madame Bourdin-Lesire ne quittait pas des yeux sa fille qui bredouilla :

- Rien ! Je ne sais rien ! Pourquoi ?

- Parce qu'il serait naturel qu'un enfant pose ce genre de question à sa mère. J'ai toujours été étonnée par ton manque de curiosité à son égard.

- Ce n'est pas un manque de curiosité. Papa a assumé son rôle de père. Jamais je n'ai ressenti la moindre différence affective entre vos enfants communs et moi.

Madame Bourdin-Lesire sourit maternellement.

- Tu es adorable comme toujours. J'insiste sur le fait que je n'aurais pas supporté qu'il en soit autrement. Que sais-tu de ton vrai père ?

- Ce que vous m'en avez dit quand j'avais cinq ou six ans. Nous feuilletions l'album photo de votre mariage. Je trouvais bizarre qu'à la sortie de l'église vous me portiez dans vos bras.

- Que t'ai-je répondu ?

Cécile s'impatienta et parla sans cacher son agacement.

- Vous m'aviez expliqué qu'un monsieur avait mis une petite graine dans votre ventre avant que vous rencontriez papa qui eut la même idée plus tard. C'est ainsi que sont nés Alexandre et Marie-Claire. S'il vous plaît ! Pouvons-nous aborder le problème s'il existe ! Ne me dites pas que ce monsieur Châtelain va revendiquer son droit de paternité, quarante-cinq ans après ma naissance !

Madame Bourdin-Lesire se retourna pour jeter son mégot dans la cheminée.

- C'est presque ça !

- Vous plaisantez !

- Pas tout à fait ! Ton père biologique est mort et tu es son héritière. Ça me perturbe. Un passé que je m'étais efforcée d'oublier resurgit brutalement. C'est ridicule mais c'est ainsi. Me comprends-tu ?

- Oui ! Comment avez-vous appris cette nouvelle ?

- Par un notaire qui m'a téléphoné ce matin à neuf heures. J'en suis encore bouleversée. Il m'a demandé si mon nom de jeune fille était Geneviève Bourdin née vers 1945 et si j'avais connu en juillet 1965 Monsieur François Châtelain avec lequel j'aurais eu une liaison qui aurait donné lieu à la naissance d'une fille en 1966. Tu te rends compte ? D'un seul coup, ma vie intime se trouve exposée sur la place publique ! Puis-je reprendre une cigarette ?

- Bien sûr ! Et ensuite ?

- Il a invoqué le secret professionnel. Il désirait savoir si cette fille s'appelait Cécile Mangin, habitant 17 Clos des Pins à Versailles. Voilà ! C'est tout et c'est largement suffisant pour aujourd'hui.

- C'est alors que le notaire vous a annoncé que j'étais l'héritière de ce monsieur Châtelain ?

- Oui ! Enfin non ! Il me l'a dit à un certain moment, peut-être au départ. Oui ! Dès le début de la conversation quand il a évoqué un testament. J'en étais souflée. Il a conclu en me signalant que tu recevrais une lettre pour t'en informer officiellement.

Madame Bourdin-Lesire se leva pour poser sa main sur l'épaule de sa fille.

- Cécile, je souhaiterais que tu te confies. Que sais-tu au sujet de ton père ?

- Encore une fois, j'ignore tout de lui.

- T'a-t-il contactée un jour ?

- Jamais !

- Me caches-tu quelque chose ?

- Rien ! Je vous l'assure. Maintenant pouvez-vous me dire qui est mon père ?

Madame Bourdin-Lesire se dirigea sans un mot vers la fenêtre. Elle l'ouvrit. Le souffle du vent gonfla les rideaux. Les bruits de la rue couvrirent ses premiers mots. Elle semblait désemparée. Elle revint vers sa fille.

- J'ai un mauvais pressentiment.

- Pourquoi ? C'était un homme peu recommandable ?

- Pas du tout ! Que vas-tu imaginer ? Il était... spécial. C'est ça, un peu spécial. C'est le mot. Je vais résumer : j'avais vingt ans et j'étais partie dans le Jura pour rédiger un mémoire sur les infrastructures touristiques en Franche-Comté. Je logeais chez un ami de ton grand-père dans un village complètement isolé. Je t'avoue que je m'y ennuyais à mourir. Moi qui aimais sortir, danser, faire la fête ! J'ai rencontré un jeune homme un peu moins fade que les autres et tu es venue au monde neuf mois plus tard. Voilà, c'est tout. C'est une histoire banale qui a dû se répéter des milliers de fois. Ne pense pas pour autant que j'étais une fille facile, une petite sauteuse, comme on disait à l'époque !

Cécile ne put s'empêcher de sourire en remarquant les lèvres pincées de sa mère.

- Pas du tout ! Pourquoi dites-vous qu'il était spécial ?

- Parce qu'il vivait comme un ermite au fond d'une vallée. Il habitait seul, pendant ses vacances, dans un prieuré en ruine qu'il restaurait, ou plutôt qu'il retapait, selon son expression. Son père était maçon et venait l'aider le week-end. Tu aurais vu ce chantier ! Son appartement se limitait à une immense pièce chauffée par une cheminée monumentale. Je crois me

rappeler que c'était les anciennes cuisines de la bâtisse. Pour aller aux toilettes, il fallait prendre une allée du jardin, pénétrer dans une cabane en bois et disputer sa place à un essaim de mouches. Je trouvais pourtant cela folklorique, moi qui habitais, à l'époque, place des Vosges.

- De quoi vivait-il ?

- Il était étudiant à la fac des sciences à Besançon. Il était séduisant et drôle. En 1965, on ne parlait pas de pilule et encore moins de...

Cécile aida sa mère à terminer sa phrase en riant :

- D'avortement ! Merci maman ! Je l'ai échappé belle.

Madame Bourdin-Lesire s'indigna :

- Je t'en prie ne prononce pas ce mot. Cette idée ne m'a même pas effleurée.

Un silence réprobateur suivit puis elle sourit enfin en concluant :

- Je t'avoue que tes grands-parents ont mal réagi quand je leur ai annoncé ma grossesse, mais au fil des jours tout s'est arrangé. Ta naissance a été, pour eux comme pour moi, un vrai bonheur. J'ai rencontré Papa deux ans plus tard et tu connais la suite.

- Oui ! Juste un petit détail, avez-vous évoqué votre situation à ce jeune homme ?

- Non ! Pour moi c'était un incident de parcours. Je ne l'aimais pas assez pour l'épouser.

- Pourtant il l'a su.

- Son notaire en apporte la preuve aujourd'hui. C'est pour cette raison que je suis très perturbée. Je te répète que j'ai un affreux pressentiment. J'ai peur pour toi, pour moi, pour ton mari et pour toute notre famille.

Geneviève Bourdin-Lesire se dirigea vers la fenêtre, s'appuya sur la balustrade et inspira profondément comme si l'air lui manquait. Cécile voulut la rassurer.

- Que craignez-vous ? Il est mort et ce n'est pas un héritage qui influencera nos bonnes relations.

Sa mère se retourna lentement. Elle tremblait. Son visage traduisait un désarroi qu'elle tentait de masquer en se forçant à sourire.

- Ma petite fille ! Tu n'imagines pas un seul instant les conséquences de cette mauvaise nouvelle. La succession de François Châtelain va provoquer une disparité criante au sein de notre famille. N'oublie pas que Papa t'a reconnue ! A notre décès, tu hériteras comme ton frère et ta sœur des biens des Bourdin et des Lesire mais tu es la seule légataire de ton père biologique. Quand je pense au pataquès qu'a provoqué l'ouverture du testament de l'oncle Emile, j'appréhende le pire.

- En étais-je responsable ?

- Certainement pas mais tu deviendras que les relations familiales en ont été profondément altérées. Papa est d'accord avec moi. Le mieux serait de te débarrasser, au plus vite, de ce cadeau empoisonné.

- Vous l'en avez informé ?

- Oui ! Il était là quand le notaire a téléphoné. Il est parti à l'hippodrome d'Auteuil. Le cheval des Bertin court dans la troisième. Il ne souhaite pas intervenir dans cette affaire qui, selon lui, ne concerne que nous et ton mari. Solde cet héritage discrètement ! Place l'argent sans exciter les jalousies. Tu sais comme moi que les relations entre Alexandre et ton mari sont tendues. Il est inutile de mettre de l'huile sur le feu. Vends tout !

- Pourquoi pas ? Mon père était-il riche ?

- Non ! C'était un fils d'artisan. Qu'a-t-il fait après ses études ? Je l'ignore mais il n'avait pas un profil à réussir dans la finance. C'était un doux rêveur pré-soixante-huitard. Cheveux longs, barbe bouclée, guitare, chien, Brassens, Hugues Aufray ... A mon avis, il est devenu prof de sciences, option écolo. Avec son salaire d'enseignant, il a probablement sauvé de la ruine un four à pain et installé des panneaux solaires sur le toit de sa bâtisse.

Cécile éclata de rire.

- Vous oubliez son potager bio. J'adore vos clichés.

Madame Bourdin-Lesire dévisagea sa fille. Ses yeux lui-saient, des larmes ourlèrent ses paupières puis coulèrent sur ses joues. Elle se mordit les lèvres. Elle regardait intensément le plafond comme pour échapper à l'émotion puis éclata en sanglots en dissimulant son visage entre ses mains tremblantes. Cécile se leva, s'approcha d'elle et lui caressa l'épaule en lui parlant d'une voix douce.

- Maman ! Je vous en prie ! Vous n'avez aucune raison de tant vous inquiéter. Je suivrai vos conseils. Êtes-vous rassurée ? Que puis-je faire ? Voulez-vous un verre d'eau ?

Geneviève Bourdin-Lesire releva la tête en esquissant un pâle sourire. Elle fouilla dans la poche de son peignoir et en sortit un mouchoir pour se tamponner les paupières.

- Non ! Je n'ai besoin de rien. Pardonne-moi ! Jamais je n'avais autant remarqué comme tu ressembles à ton père. Bien qu'habituee à masquer mes sentiments, la nouvelle de son décès, annoncée sans ménagement, m'a profondément...

Sa voix s'étrangla, elle regarda sa fille avec le même trouble en lui passant la main sur la joue. Elle répéta en murmurant :

- Comme tu lui ressembles ! Maintenant pars ! Je voudrais être seule avec ma migraine qui s'invite à mon désarroi. Je ne te raccompagne pas.

Cécile embrassa sa mère et se dirigea vers le corridor. Elle se retourna :

- Vous l'aimiez tant que ça ?

Geneviève ne répondit pas et esquiva la question d'un geste de la main. Désormais sa fille savait. Chez les Bourdin-Lesire, les silences valent parfois de longs discours.

Elle sortit de l'immeuble. Les bouquinistes s'affairaient autour de leurs étals en s'interpellant amicalement. Les pépiniéristes occupaient le trottoir avec leurs chariots chargés d'arbustes en pots ou de barquettes de fleurs, prêtes à être plantées. Les mouettes survolaient la Seine en se laissant porter par les courants d'air chaud. Le printemps s'était invité sur le quai de la Mégisserie mais Cécile ne parvenait pas à s'en réjouir. Elle leva la tête. La fenêtre du salon était encore ouverte. Les rideaux, soulevés par la légère brise venue du fleuve, ressemblaient à des voiles de bateau et poussaient les vantaux. Elle aurait voulu que sa mère apparaisse dans l'encadrement et lui fasse signe de remonter. Elle aurait voulu qu'elle se confie, qu'elle lui parle de ce François Châtelain, de cet homme moins fade que les autres qui, pourtant, était séduisant et drôle, de ce doux rêveur à qui sa fille ressemblait tant. Elle aurait voulu qu'elle lui avoue qu'avant d'être une mère, elle avait été une jeune fille comme les autres, portée par ses désirs, qu'elle avait rencontré un jeune homme dont elle avait été amoureuse, un jeune homme qui avait fait craqueler le vernis des convenances bourgeoises. Elle aurait voulu l'entendre

dire que sa grossesse n'était pas un incident de parcours d'une jeune fille esseulée mais l'aboutissement d'un acte fusionnel.

Cécile observait la fenêtre. Sous les assauts du vent tiède, les rideaux se gonflaient puis soupiraient. Une ombre apparut, une main émergea du voilage et ferma les vantaux. Geneviève Bourdin-Lesire s'enfermait dans ses souvenirs et peut-être dans ses remords.

Cécile regarda sa montre : onze heures. Elle n'avait pas envie de rentrer à Versailles. Elle ressentait le besoin de faire le point. Elle s'installa à la terrasse d'une brasserie et commanda un café à un serveur qui chaloupait entre les sièges de rotin. Le quai de la mégisserie était, pour elle, un endroit unique à Paris. C'était son havre de paix, son petit coin de campagne, un lieu magique où les saisons existaient. En ce moment, les premiers rayons du soleil printanier stimulaient un couple de jardiniers des balcons qui sortaient de leur léthargie hivernale. Ils déambulaient d'une boutique de pépiniériste à l'autre en contemplant les oliviers ou les palmiers en pots. Ils s'extasiaient devant les rhododendrons, palpaient les feuilles luisantes avec des gestes de maquignon. Ils se concertaient, tournaient et retournaient les étiquettes, supputaient l'abondance de la floraison en comptant les boutons charnus puis doutèrent et finirent par jeter leur dévolu sur un oranger en fleurs, une valeur sûre. Un vieux monsieur explorait, avec un œil de connaisseur, la jungle des bonzaïs. Cécile s'était toujours apitoyée sur le sort de ces arbres nanifiés, privés de croissance pour mieux s'adapter au confinement citadin que les hommes s'infligeaient et imposaient à la nature. Ce nouveau Gulliver s'extasiait devant un baobab au tronc lisse et potelé comme un bras de bébé. Il appela le vendeur qui leva les derniers doutes

concernant sa croissance future. L'homme souriait de satisfaction, il pourrait sans risque le faire végéter sur sa télé.

Cécile fouilla dans son sac à main à la recherche de son paquet de cigarettes. Elle se souvint de l'avoir posé sur la table du salon avec son briquet. Elle sortit son téléphone portable et appela son mari. Comme d'habitude, il exprima sa contrariété d'être dérangé pendant son travail.

- Il y a un problème ?

- Non ! Je reviens de chez maman et elle m'a annoncé que...

- Les potins de ta mère sont-ils si passionnants ? Ne peuvent-ils pas attendre mon retour à la maison ce soir ? Je te signale que je suis en pleine réunion de chantier.

- Et tu traînes ton téléphone fixe avec toi ? Fais attention de ne pas te prendre les pieds dans le cordon ! Un accident est si vite arrivé.

Un long silence suivit. L'étourdi rebondit.

- J'admets que l'excuse est maladroite. Quel est le dernier ragot à la mode ?

- Que je suis l'héritière de mon père biologique ! Je tenais simplement à t'en informer au plus tôt afin que tu prévoies une journée de libre la semaine prochaine pour m'accompagner chez son notaire.

- Une journée de libre ! C'est impossible. Nous discuterons de cette histoire ce soir. Je te quitte. Je suis pressé.

Cécile se demanda combien de temps était nécessaire à son architecte de mari pour lever les yeux de ses plans sans les reposer sur sa pulpeuse secrétaire puis analyser les propos de son épouse. Trente secondes !

- C'est moi ! Tu m'as dit que tu héritais de ton père biologique, le vrai, pas ton père adoptif ?

- C'est très bien, mon cher Daniel ! Tu as tout compris.

- C'est dingue cette histoire ! Il était riche ?

- Probablement pas ! D'après Maman, c'était un fils d'artisan du Jura. Il étudiait en fac de sciences et vivait comme un ermite dans une maison en ruine.

Le ton devint sarcastique :

- Tu veux dire que belle-maman s'adonnait à l'érotisme rural ? Après ses études, qu'est devenu ton géniteur indigène ?

Cécile s'indigna en haussant le ton :

- N'oublie pas que tu parles de mon père ! Encore une formule méprisante et je raccroche.

- Je te ferai remarquer que le mot indigène n'a rien de péjoratif.

- Par définition ! Je te connais assez pour savoir que tu n'emploies jamais ce terme dans son sens littéral.

- Juste une petite question : c'est toi, sa fille, qui hérite seule ?

- Seule, je n'en sais rien. Le notaire nous lira le testament. Il existe peut-être d'autres légataires.

- Je me suis mal exprimé : c'est toi qui hérites et non ta mère ?

- Oui !

Cécile entendit son mari glousser. Elle s'étonna :

- Pourquoi ?

- Pour rien ! J'imagine simplement la gueule de ton frère quand il va apprendre la bonne nouvelle. Il va crever de jalousie. Quand je pense au bordel qu'il a semé avec l'héritage de l'oncle Lesire !

- Il ne le saura jamais.

- Crois-tu que je me refuserai ce plaisir ?

- Non ! C'est moi qui te le refuse ! Si, par un curieux hasard, il l'apprenait, je me verrais obligée de partager le pactole éventuel avec Alexandre et Marie-Claire. Ils seront ravis de ta maladresse. Sommes-nous d'accord ?

- Mais tu es folle ! Tu crois qu'ils t'en seront reconnaissants ?

- Je m'en fous. C'est mon affaire. Je déciderai seule. Je racroche. Moi aussi, je suis pressée de ne plus entendre tes propos fielleux.

Cécile tremblait de contrariété en rangeant son portable dans son sac. Elle se leva et partit en direction du bureau de tabac, au coin de la rue. Elle avait une envie insurmontable de décompresser en fumant une cigarette. Elle ne voulait plus penser à cette guerre larvée entre son mari et son frère, entre ces deux coqs qui pourrissaient l'ambiance familiale au point de la rendre irrespirable. Elle marchait vite en évitant de regarder les vitrines des animaleries. Elle demanda un paquet de Marlboro puis revint sur ses pas pour acheter un briquet. Elle alluma une cigarette sur le trottoir et inspira longuement la fumée jusqu'au vertige. Marre ! Elle en avait marre de ces querelles intestines, suivies de raccommodages de façade. Elle ne rentrerait pas à Versailles tout de suite. Elle profiterait du printemps sur le quai de la Mégisserie, son havre de paix, son port de jeunesse. Elle s'assit devant une table de bistrot dans la rangée qui empiétait le plus sur le trottoir et commanda un Bourbon. Le serveur parut surpris. Pourquoi aimait-elle autant cette voie de Paris où elle avait vécu les pires déceptions de sa vie ? Trois drames, côté immeubles, contre deux, côté Seine ! Il était difficile de faire mieux en dix-huit ans ! Chaque étape

de son chemin de croix portait un nom. Tout avait commencé avec Sheila, une adorable petite chienne tricolore.